

**Opéra de Paris Bastille**

## **Une magnifique tragédie**

**« Pelléas et Mélisande » de Claude Debussy**

par Stéphane Gilbert

*Une magnifique tragédie : c'est bien ainsi que l'on peut qualifier le « Pelléas et Mélisande » de Claude Debussy actuellement proposé à l'Opéra Bastille de Paris, dirigé par Philippe Jordan et mis en scène par Robert Wilson.*

Il est des soirs de bonheur quand une œuvre qu'on attend parce qu'elle est de celles qui vous ravissent, non seulement répond à cette attente mais vient également manifestement combler le public très nombreux qui vous entoure.

Et pourtant, régulières dans ces cas-là sont les déceptions pour celui qui ne peut plus découvrir l'œuvre aimée que sous le filtre du mythe personnel qu'il en a fait. « Pelléas et Mélisande » est la rencontre de deux exigences accomplies : celle du texte original de Maurice Maeterlinck, celle de la musique de Claude Debussy. L'écrivain belge y a concrétisé ses rêves d'une écriture symboliste : tout ce qui se dit, tout ce qui se joue est l'écho d'une autre réalité. Ce monde-ci n'est qu'une apparence. L'essentiel est invisible aux yeux ! Et c'est dans la banalité des propos échangés, dans les silences qui les séparent qu'il faut entendre, qu'il faut surprendre cet essentiel. La musique de Debussy, superbe écho à son tour, magnifie cet univers de l'infinie suggestion. Quelle osmose entre les mots et les sons !

Encore faut-il des interprètes à leur mesure. Dans la fosse de l'Opéra de Paris, Philippe Jordan. Manifestement, c'est une belle histoire d'amour qui se développe entre les musiciens et leur chef, entre le public et ce chef-là. Pour Philippe Jordan, ce « Pelléas » est une « prise de rôle », et les nombreux intermèdes musicaux qui jalonnent la partition constituent des preuves répétées de sa juste sensibilité expressive à cet univers-là.

Sur le plateau, une distribution aussi solide dans son expérience que dans sa jeunesse : Franz-Josef Selig en impressionnant, en patriarcal Arkel ; Anne Sofie von Otter en Geneviève si douloureusement compréhensive ; Vincent Le Texier conférant à Golaud une si intense présence de triste humanité déchirée jusque dans ses emportements ; Stéphane Degout, déjà entendu à Bruxelles dans le même rôle, justifiant la Victoire de la Musique Classique qu'il vient de recevoir. Quant à Eléna Tsallagova, comme elle est convaincante, et vocalement et scéniquement, jeune et fragile Mélisande, qui a déjà tant souffert, et qui, en toute innocence, est emportée, balayée.

Robert Wilson signe la mise en scène (créée en 1997) de ce « Pelléas ». S'il y a bien « un système Wilson », immédiatement reconnaissable dans chacune des œuvres qu'il « interprète », avec ses effets de lumière bleutée, son hiératisme, ses personnages de

profil, ses jeux d'ombres, ses quelques éléments de décor abstraitement signifiants, il faut admettre qu'il convient à merveille à l'univers conjoint de Maurice Maeterlink et de Claude Debussy. Pareille mise en scène se fait à son tour éminemment symboliste, se débarrassant, dans son refus du réalisme des décors, du « jeu » des chanteurs ou d'une psychologie réductrice, du poids de ce réel-réel que voulait éliminer l'auteur belge. On atteint alors vraiment à l'essentiel dans cette conjugaison d'un texte, d'une musique et de leur visualisation.

« Pelléas et Mélisande » est bien une magnifique tragédie.

*Représentations à l'Opéra de Paris Bastille les 14 et 16 mars à 19h30.  
[www.operasdeparis.fr](http://www.operasdeparis.fr)*